

Rencontre avec Liv Ullmann

André Leroux

Number 81, July 1975

L'année de la femme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Leroux, A. (1975). Rencontre avec Liv Ullmann. *Séquences*, (81), 18–24.



Rencontre avec LIV ULLMANN

Liv Ullmann a triomphé à New-York dans **Maison de Poupée** d'Ibsen. Les critiques américains n'ont pas tari d'éloges sur sa performance qui, selon un journaliste du **Washington Post**, touchait au sublime. Aujourd'hui, Liv Ullmann est l'une des plus grandes actrices du cinéma contemporain. Malgré sa renommée internationale, elle conserve une simplicité et un charme désarmants. Même si elle reconnaît que Bergman lui a tout appris sur son métier de comédienne. Elle n'hésite pas à critiquer et à parler lucidement de la relation amoureuse qui l'a liée pendant cinq ans au cinéaste. Poursuivie par les souvenirs d'une enfance et d'une adolescence solitaires, elle ne craint pas d'attaquer féroce-ment toutes les ramifications d'un système social et familial qui vise encore à domestiquer la femme.

Bouleversante héroïne de **Persona**, **Cris et Chuchotements**, **Scènes de la vie conjugale**, **The Emigrants**, et **The New Land**, Liv Ullmann ne regrette aucunement ses aventures hollywoodiennes. Elle avoue avoir pris un vif plaisir à jouer dans **Lost Horizon**, **Forty Carats** et **The Abdication**, même si ces films n'ont pas connu les faveurs populaires. Toujours en quête d'une connaissance plus approfondie d'elle-même, Liv Ullmann a toutes les allures d'une femme heureuse et comblée par son métier. Sa peau veloutée, ses lèvres charnues, son nez sensuel et ses yeux tour à tour inquiets et émerveillés respirent le calme, la paix et la sérénité. Elle est l'incarnation même de la beauté qui ne cherche jamais à s'exhiber et de la grâce qui s'allie à la raison. Elle commente son enfance, ses amours, ses déceptions, ses joies et son métier avec une intelligence empreinte d'émotion et avec une tendresse nimbée de fraîcheur.

C'est à son hôtel que s'est déroulé cet entretien dans lequel elle a bien voulu accepter de parler de situations qu'on préfère souvent oublier.

André Leroux

A.L. - *On pense souvent que vous êtes une actrice suédoise alors que vous avez vécu longtemps en Norvège et que vous y avez passé une grande partie de votre enfance et presque toute votre adolescence.*

L.U. - Mon père était Norvégien mais je suis née à Tokyo où il fut, pendant quelques années, ingénieur-conseil. Plusieurs personnes pensent que je suis suédoise parce que c'est en Suède que ma carrière a pris son véritable élan. C'est au moment où j'ai rencontré Ingmar Bergman à Stockholm que tout a subitement pris un autre caractère dans ma vie. Mais auparavant, j'avais fait du théâtre et de la télévision en Norvège. Mon enfance fut très mouvementée. Lorsque les Allemands envahirent la Norvège en 1940, notre famille s'exila au Canada dans une banlieue de Toronto qui s'appelait La petite Norvège. Mon père s'était enrôlé dans l'aviation norvégienne et subit un grave accident en 1943 sur une piste d'atterrissage. On le transféra alors à New York et on dû encore une fois déménager. Il mourut à la fin de la guerre ne s'étant jamais remis de sa blessure. Après sa mort, ma mère nous ramena, ma soeur et moi, en Norvège dans une petite ville portuaire située à 250 milles d'Oslo.

Présence obsédante du père

A.L. - *Est-ce que le fait d'avoir été élevée par votre mère a eu des répercussions sur votre adolescence ?*

L.U. - Pas seulement sur mon adolescence, mais sur toute ma vie. Lorsque j'ai rencontré Bergman, il est devenu pour moi une espèce de figure paternelle. J'ai reçu une éducation très conservatrice qui me dictait une ligne de comportement très précise. Selon ma mère, je devais essayer de plaire à tous sans jamais chercher à m'imposer plus que nécessaire. Je devais projeter l'image d'une jeune fille sage, effacée et soumise. Je pense que la mort de mon père a beaucoup affecté ma mère qui essayait de faire revivre sa présence par toutes sortes de subterfuges et d'illusions. Ma soeur et moi avions été élevées

dans un respect presque démesuré de l'image paternelle. Notre mère s'ingéniait à nous faire croire que notre père ne pouvait nous oublier au-delà de la mort et qu'il veillait sur nous à chaque instant de notre vie. Je me souviens même de lui avoir écrit au ciel de longues lettres le suppliant de revenir sur terre nous protéger et nous soutenir. Il y avait au centre de nos vies une omniprésence de la force et de la suprématie masculines. Cela a pesé très longtemps sur ma façon d'envisager une relation amoureuse et de percevoir les hommes qui nous entouraient. J'avais toujours l'impression qu'il fallait leur plaire à tout prix et qu'on ne devait reculer devant rien pour satisfaire leurs exigences. D'une certaine façon, j'ai reçu le même type d'éducation que Nora dans **Maison de poupée** d'Ibsen. Tout le travail de ma mère consistait à nous faire croire que la femme devait demeurer dans l'ombre de l'homme et qu'elle était faite pour la vie au foyer. C'est un mode d'éducation qui nous repliait sur nous-mêmes et qui nous empêchait de découvrir nos réelles possibilités.

A.L. - *Etiez-vous consciente de tous les mécanismes de cette subtile forme d'oppression ?*

L.U. - Disons que je ressentais les conséquences de cette éducation sans pouvoir en expliquer rationnellement les causes. J'ai toujours été une personne très timide. Je rougis très vite. Mais alors que pendant mon adolescence j'avais honte de cette manifestation physique de ma timidité, aujourd'hui je l'ai acceptée comme une réalité qui fait partie intégrante de moi-même. Pendant mes études primaires et secondaires, j'avais très peu d'amis. Je ne connaissais presque personne et vivais de façon très solitaire. J'étais tellement persuadée que je ne pouvais plaire, qu'à la plage je n'osais jamais enlever mes souliers de peur que quelqu'un vît mes orteils. Je les trouvais horribles. A la salle de danse, les garçons ne me demandaient jamais pour danser. J'étais persuadée que je ne réussirais jamais à faire quoi que ce soit et à intéres-

ser quelqu'un. Je me sous-estimais constamment. Mon refuge était les livres. Ma mère possédait une petite librairie et dès la fin des classes, je m'y installais dans un coin et devenais absorbée pendant des heures. Je lisais beaucoup de livres religieux et lorsque je ne me consacrais pas à la lecture, j'écrivais des pièces dont les sujets étaient empruntés à la Bible. Tout y baignait dans une atmosphère tragique et étouffante. Les personnages étaient torturés par toutes sortes de crises existentielles et espéraient toujours qu'un miracle se produirait. Evidemment, cela traduisait ma propre insécurité et mes propres angoisses devant une réalité que je trouvais souvent ingrate.

Refus de la Méthode de l'Actors Studio

A.L. - *Dans quelle mesure cette étape de votre vie a-t-elle influencé votre carrière ?*

L.U. - Je crois sincèrement que c'est la somme de toutes ces expériences qui m'ont permis et qui me permettent encore de nourrir de l'intérieur tous les personnages que j'interprète. Lorsque je vis une expérience, j'essaie toujours d'enregistrer d'une façon ou d'une autre l'intensité des émotions que je ressens. Je ne veux pas me détacher de ce qui m'arrive quotidiennement. Au contraire, je veux intégrer tout ce que j'ai vécu et

tout ce que je vis à ma carrière de comédienne. Je sais que mon enfance me poursuit et s'agrippe à moi et je fais constamment appel à tout le bagage affectif que j'ai accumulé pendant cette phase de ma vie. Je ne dis pas que c'est une opération consciente mais je sais que cela détermine le ton de mes interprétations. Et je ne crois pas à la nécessité de vivre un personnage jusqu'à ce qu'il vous poursuive dans votre intimité et dans votre existence de tous les jours. Je suis totalement opposée à la Méthode telle que formulée, forgée et magnifiée par les dirigeants de l'Actors Studio. Je ne deviens jamais un personnage ; je ne fais qu'en indiquer au public et à moi-même les différentes facettes et les multiples reflets. Je me considère comme une espèce d'introductrice, de guide qui pointe aux spectateurs les diverses tensions internes et externes des personnages. J'ai remarqué, surtout depuis que je travaille aux Etats-Unis, que plusieurs acteurs de cinéma sont incapables de se débarrasser de leurs rôles après une journée de tournage. Ils continuent à agir comme leurs personnages et ne parviennent pas à retrouver un juste équilibre avec eux-mêmes. Je pense qu'au théâtre le comédien a beaucoup plus de facilité à se départir de son rôle après la présentation car la pièce se joue en continuité. Le déroulement du spectacle a une dimension nettement cathartique. Au fur et à mesure que la pièce progresse, on se libère du personnage. On le livre au public. On le projette à l'extérieur de soi. On se dégage. Le jeu théâtral ressemble un peu à un accouchement. Le travail s'effectue dans la douleur, la tension et la contradiction mais plus l'enfant se retire de vous, plus vous sentez soulagé et libéré d'un immense poids. Au théâtre, l'acteur se vide de lui-même dans un lent rituel épuisant et hypnotique. A la fin de la pièce, il se sent heureux et dégagé car il a donné le meilleur de lui-même et il a délié des personnages qui n'attendaient que

Persona, d'Ingmar Bergman



lui pour naître. Au cinéma, le tournage ne s'effectue souvent pas en continuité. Quelquefois, les séquences doivent être reprises et l'acteur n'a pas la chance de soutenir les tensions internes jusqu'à leur point ultime d'aboutissement. Mais le cinéma a d'énormes possibilités techniques et rien ne pourra jamais remplacer un gros plan. J'adore jouer en gros plans parce que je n'ai à me soucier que de mon visage. Je peux oublier toutes les autres parties de mon corps et me concentrer uniquement sur l'expressivité de mon visage. Bergman m'a non seulement appris à en utiliser toutes les ressources expressives, il m'a fait découvrir qu'on peut exprimer un maximum d'émotions avec un minimum de moyens. Il m'a fait prendre conscience que la bouche, les yeux et les joues peuvent en dire plus long que le geste. J'ai véritablement pris conscience des possibilités expressives du visage pendant le tournage de **Persona** et de **Cris et Chuchotements**. Dans **Scènes de la vie conjugale**, Bergman se livre à une véritable radiologie des regards.

Rencontre avec le dieu Bergman

A.L. - *Comment s'est déroulée votre première rencontre avec Bergman ?*

L.U. - Je l'ai rencontré tout à fait par hasard. Bibi Andersson et moi nous promenions dans une rue de Stockholm lorsque Bergman nous aborda de façon plutôt inattendue. Je fus tellement impressionnée que je bafouillais à tout instant. Je savais, par Bibi, qu'il m'avait déjà vue jouer au théâtre en Norvège. L'une des premières choses qu'il m'a dites fut : "Aimeriez-vous jouer dans un de mes films ?". Je ne savais absolument pas quoi lui répondre. Bien sûr, j'ai répondu oui mais je ne croyais pas que cela se réaliserait vraiment un jour. Un mois plus tard, je reçus une lettre dans laquelle il me demandait si j'étais toujours intéressée à jouer dans son prochain film. Je me rendis donc sur l'île Faro où il demeure et où il tourne

maintenant tous ses films. Le film devait s'intituler **Persona**.

A.L. - *Ce fut le début d'une longue collaboration.*
L.U. - Oui, puisque pendant le tournage, je tombai amoureuse de lui et qu'après quelques mois, j'attendais notre enfant. A l'époque, j'étais comme une collégienne qui s'éprend follement d'un professeur longuement vénéré. Bergman était, à mes yeux, une espèce de Dieu. Je l'admirais tellement qu'il me terrifiait. Je n'osais jamais dire le contraire de ce qu'il affirmait. N'oubliez pas que j'avais alors seulement 25 ans et qu'il en avait déjà 46. Lorsqu'il parlait, je rougissais de la tête aux pieds. Devant lui, je me sentais comme un enfant qui recherche la protection et l'approbation paternelles. Au début de notre relation, il remplaçait le père que j'avais perdu. C'est d'ailleurs ce que ma mère m'avait appris à rechercher dans l'homme.

A.L. - *Au moment de votre rencontre avec Bergman, vous étiez mariée à un psychiatre.*

L.U. - Oui. En 1960, j'avais épousé le psychiatre Hans Jacob Stang. Il était l'incarnation parfaite de l'image paternelle que ma mère entretenait et chérissait. Stang débordait de bonté et de compréhension mais il cherchait une femme docile, soumise et discrète. De mon côté, je le considérais comme un refuge contre le monde extérieur. Je m'attendais à ce qu'il me dorlote, me reconforte constamment et soit toujours à mes côtés. Je croyais que le mariage était un état de perpétuelle euphorie et que l'homme devait tout apporter à la femme. Je me rendis compte avec les années que je m'étais bâti un monde d'illusions et que la réalité ne correspondait absolument pas à mes attentes. Stang était très occupé par sa profession et il ne me consacrait pas tout le temps que j'aurais voulu. Progressivement, je me suis ouvert les yeux et j'ai découvert que j'avais toujours été élevée et éduquée pour me plier aux exigences d'autrui. Je devais me comporter selon les images et les



Lost Horizon, de Charles Jarrott

modèles que les autres se faisaient de moi. Je devais me soumettre inconsciemment à leurs façons de me percevoir. Peu à peu, j'ai commencé à analyser mes comportements et à prendre conscience que je ne voulais plus fonctionner à l'intérieur de ce moule. Mon mari s'intéressait certes à moi, mais il ne me demandait jamais vraiment qui j'étais et ce que je voulais devenir. Bergman, au contraire, n'en savait jamais assez long sur mon univers intérieur. Il me questionnait sur tout ce qui se passait en moi et m'écoutait jusqu'à ce que je n'aie plus rien à lui dire. Vivre avec lui m'a permis de mûrir et de m'éveiller à moi-même. A son contact, j'ai acquis une assurance et une connaissance de moi qui m'avaient été jusque là complètement cachées. L'univers de mon mari était réduit à un cercle d'amis très étroit. Les amis de Bergman m'ont obligée à devenir plus critique face à moi-même et à trouver ma propre identité.

A.L. - *Votre relation amoureuse a suscité beaucoup de controverses en Norvège.*

L.U. - Lorsque je suis devenue enceinte, j'étais très heureuse. Je voulais cet enfant. Ingmar et moi avons décidé de ne pas nous marier. En Suède, la situation ne provoqua

pas de scandales. A peine une surprise. Mais la nouvelle ne fut pas accueillie de la même façon en Norvège. Je reçus toutes sortes de lettres d'insultes et de menaces dans lesquelles on me traita de prostituée, de dégénérée, d'immorale et de dévergondée. J'acceptai de paraître à la télévision norvégienne pour expliquer et justifier mes positions. Je suis Norvégienne et je tiens beaucoup au respect des Norvégiens. Je me suis achetée une maison à deux heures de route d'Oslo et c'est probablement la meilleure chose que j'ai faite de toute ma vie. Je vis au bord de la mer au milieu des arbres et éloignée des regards indiscrets. C'est un refuge où je retourne aussi souvent que possible et où je peux me retrouver seule avec ma fille Lynn.

A.L. - *Avez-vous trouvé difficile de travailler avec Bergman ? Est-il très exigeant pour les comédiens ?*

L.U. - Au début, je n'étais absolument pas moi-même. Je me souviens que pendant les premières semaines de tournage de **Persona**, il était extrêmement préoccupé et inquiet. Il se demandait probablement s'il ne s'était pas trompé d'actrice. Ma gaucherie et ma rigidité devaient lui poser beaucoup de problèmes. Mais il fait toujours confiance aux gens dont il s'entoure. Il ne les force jamais à brusquer leurs émotions. Il espère que le temps et sa patience viendront à bout de leur insécurité ou de leur timidité. Dès que vous vous laissez guider par le rôle et que vous vous épanouissez au contact du personnage, il est toujours prêt à vous aider. Il a un immense respect pour le comédien et se montre toujours très attentif à chacun des problèmes que pose l'interprétation de tel ou tel personnage. Il travaille avec des gens qu'il aime et qu'il connaît parce que cela facilite son travail et lui permet d'établir immédiatement un climat de confiance et d'intimité sur le plateau de tournage. Avant de commencer à travailler, il nous explique brièvement ce qu'il veut faire et ce qu'il

cherche à exprimer. Très souvent, ses idées de films proviennent d'un rêve qu'il a fait. **Cris et chuchotements** a été conçu à partir de ses rêves. Il fournit peu d'indications au comédien sur les effets expressifs qu'il désire obtenir. Il agit plutôt comme un catalyseur d'émotions, comme un agent provocateur qui cherche à soutirer discrètement le meilleur de vous-même. Sa méthode est passionnante car on a l'impression de tout créer par soi-même. On sait pertinemment qu'il est l'âme motrice du film mais il s'efforce de nous faire croire que nous en sommes tous les véritables responsables. Telle est la raison pour laquelle tant de gens aiment travailler avec lui. Il fournit à chacun la possibilité d'aller jusqu'au bout de lui-même. Il possède une très forte conception d'ensemble de chaque film qu'il entreprend et la seule chose qu'il n'accepte jamais c'est de modifier ce point de vue unificateur. Je n'étais pas d'accord, par exemple, avec la fin de **Scènes de la vie conjugale**. Il me semblait que, selon la logique interne du film, la jeune femme n'aurait jamais pu accepter de se remarier. Elle prend conscience des ressources intérieures qui lui permettent de vivre et de se suffire à elle-même et je ne voyais vraiment pas comment elle pouvait recommencer une autre vie conjugale. Elle avait subi une série d'humiliations et de déchirements qui lui avaient indiqué la voie de la libération. Pourquoi devait-elle donc répéter la même erreur ? Selon Bergman, Marianne ne s'était pas assez détachée de ses habitudes bourgeoises et n'avait pas poussé jusqu'au bout les conséquences de son échec. Je ne partageais pas ce point de vue mais j'ai dû finalement céder car, après tout, c'était bien lui l'auteur du film.

L'expérience hollywoodienne

A.L. - *Depuis quelques années, vous avez joué dans certaines productions américaines. Je pense, entre autres, à Lost Horizon, Forty Carats et The Abdication. Ces trois films se*

sont avérés de véritables fiascos critiques et commerciaux. Comment avez-vous réagi à ces échecs ?

L.U. - Disons que je n'y pense pas souvent. Ce qui est fini est fini. Le passé ne m'intéresse pas vraiment. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai pris un énorme plaisir à jouer dans ces films et que je ne regrette rien.

A.L. - *Croyez-vous que vivre à Hollywood a transformé certains aspects de votre personnalité.*

L.U. - D'une certaine façon, oui. J'ai pris goût aux réceptions mondaines, au déploiement de luxe qu'on trouve à Hollywood et à l'intérêt qu'on me porte. C'est ici aux Etats-Unis que j'ai découvert que je pouvais être un centre d'intérêt. Auparavant, je ne pensais pas qu'on pouvait me trouver agréable ou intéressante. J'ai toujours eu peur d'ennuyer mon entourage et souvent je n'osais pas affirmer mes opinions par crainte d'être rejetée ou tout simplement ignorée. En arrivant aux Etats-Unis, j'ai réalisé que je pouvais plaire et qu'on recherchait même ma compagnie. Je suis devenue un point de mire et cela fut pour moi une véritable révélation. Comme tous les êtres, j'aime qu'on s'occupe de moi. Je sais que la gloire est éphémère et qu'une actrice peut être oubliée aussi vite qu'elle a été propulsée au sommet de la renommée. Souvent, je me regarde dans mon miroir et je me dis : "Qui es-tu ? Seulement une petite Norvégienne qui a réussi plus facilement que d'autres." Cela resitue les choses dans une plus juste perspective et me rappelle que, dans quelques années, je me retrouverai peut-être seule et abandonnée de tous. Il y a des tas d'exemples d'actrices américaines autrefois célèbres et aujourd'hui réduites à une terrible solitude et souvent même à une incroyable pauvreté. C'est pour cela que je suis toujours très heureuse de retrouver ma maison en Norvège. Je sais que là je peux être totalement moi-même et que personne ne m'auréole des prestiges d'une



Zandy's Bride, de Jan Troell

"star". Fondamentalement, ma personnalité se divise en deux pôles qui s'en vont chacun dans sa direction. D'une part, j'adore la solitude et d'autre part, j'ai beaucoup de plaisir à assister à des cocktails, à des bals et à toutes sortes de manifestations mondaines. A cet égard, les Etats-Unis m'ont fait un bien immense, car mes cinq années de vie amoureuse avec Bergman ne furent pas des plus faciles. Il n'aimait guère sortir de son île et voulait voir toujours les mêmes personnes. Il détestait les réceptions et ne se plaisait qu'à répéter invariablement les mêmes rituels. Lorsque nous voyageons (chose très rare), il insistait pour que nous retournions jour après jour dans les mêmes restaurants et commandait toujours pour deux. Je devais me contenter d'accepter ses choix. De plus, il quittait difficilement la chambre d'hôtel et ne témoignait aucune forme d'intérêt pour la moindre visite touristique. Par surcroît, il ne correspondait absolument pas à l'image que je m'étais faite de son rôle de père. Je savais qu'il aimait Lynn, mais il s'y intéressait très peu et affichait même une espèce d'indifférence qui m'irritait. Je me sentais rejetée et obligée d'assumer seule

la double fonction de père et mère. Ingmar trouvait que je m'occupais beaucoup trop de Lynn et j'étais toujours obligée de passer de l'un à l'autre. Je ne faisais jamais ce que je voulais. Finalement, j'ai décidé de vivre comme je le désirais. Bergman n'a jamais rien sacrifié pour ce qu'il aimait. Pourquoi aurait-il fallu que je m'oublie moi-même alors qu'il vivait pour lui-même ? Trop de femmes se sacrifient encore de nos jours pour l'égoïsme masculin. Aujourd'hui, nous sommes de très bons amis et notre relation est beaucoup plus décontractée et agréable.

A.L. - Parmi tous les personnages que vous avez interprétés, quel est celui auquel vous êtes le plus attaché ?

*L.U. - C'est probablement à celui de Kristina dans **The Emigrants** et **The New Land**. J'ai beaucoup aimé la simplicité et la sincérité du personnage. Kristina était une femme pratique, terre à terre mais jamais banale ou insignifiante. Il y avait chez elle une noblesse extraordinaire qui parvenait à s'exprimer à travers les gestes quotidiens les plus simples. Elle vivait très près de la nature, de ses enfants, de son mari et de tous ceux qu'elle aimait. C'était un personnage très émouvant. Troell la comprenait parfaitement et il a su me la faire aimer jusque dans ses faiblesses. Je connais peu de cinéastes aussi inspirés que Jan. C'est un homme très discret, très effacé mais qui sait ce qu'il veut et qui l'obtient par les moyens les plus délicats. C'est l'un des êtres les plus sensibles que je connaisse. Il s'intéresse à tout ce qu'il voit et entretient une tendresse troublante pour toutes les forces naturelles. Je pense que son magnifique **Zandy's Bride** n'a pas connu le succès qu'il méritait. C'est un film dont on reparlera dans plusieurs années. Troell et Bergman sont les deux cinéastes avec lesquels j'adore travailler. Je connais beaucoup de comédiens qui seraient prêts à faire n'importe quoi pour eux. Je suis de ceux-là.*